

Salazarisme et lusotropicalisme, histoire d'une appropriation

Plus citée que lue, plus résumée qu'analysée, l'œuvre de Gilberto Freyre a fini par faire l'objet d'une récupération par le régime salazariste dans le Portugal des années cinquante et soixante, après avoir été repérée et reconnue par les seuls cénacles universitaires et académiques, dès les années trente. Encensée avant même d'être lue, cette œuvre servait les intérêts d'un régime en quête, notamment sur la scène internationale, d'une légitimation scientifique et d'une justification idéologique pour sa nouvelle politique ultramarine définie notamment lors de la révision constitutionnelle de 1951. N'étant pas à une déformation près – que l'on songe par exemple à la réécriture de l'histoire nationale proposée en 1940 lors de la commémoration des « centennaires » et de « l'Exposition du monde portugais » –, le régime salazariste s'est ainsi doté d'un outil – une sorte de « vulgate » lusotropicaliste – d'autant plus efficace que l'élaboration et le contenu de celle-ci lui étaient fournis par un « non-Portugais ». Comment s'est opérée cette lente mutation qui voit le lusotropicalisme passer en moins de deux décennies d'un intérêt confidentiel à une reconnaissance officielle ? Comment expliquer une telle récupération ? À quel prix s'est-elle opérée ?

Une lente reconnaissance

La thèse que je voudrais développer ici est la suivante : l'œuvre de Gilberto Freyre a atteint un retentissement d'autant plus important que sa lecture se simplifiait au point de se résumer à une aussi simple que trompeuse exaltation du supposé « génie colonisateur » des Portugais. Instrumentalisé au Portugal dans son acception la plus étroitement nationaliste, simplifié au risque d'être déformé, au besoin avec l'aide de son principal concepteur, le lusotropicalisme de Gilberto Freyre a bien fait l'objet d'une appropriation de la part du salazarisme, mais une appropriation aussi tardive qu'ambiguë qui épouse fidèlement les principales inflexions de la politique et de l'idéologie coloniales du régime.

Les travaux de Gilberto Freyre, loin de passer inaperçus dans le Portugal des années trente, suscitent très vite un vif intérêt au sein des milieux académiques et universitaires. Cet intérêt croissant confère rapidement au

sociologue brésilien un statut qui lui permet d'obtenir une reconnaissance auprès d'une partie de ses homologues portugais. Membre de l'Académie portugaise d'histoire dès 1938, il donne plusieurs conférences au Portugal, notamment en 1937 et 1938 dans les universités de Coimbra, Lisbonne et Porto. Plusieurs revues et journaux rendent alors compte des publications et des travaux de Gilberto Freyre, le plus souvent de façon élogieuse, voire dithyrambique.

L'intérêt précoce des milieux intellectuels

Cette reconnaissance trouve un premier aboutissement en 1940 lors de la publication à Lisbonne de l'ouvrage *O Mundo que o Português criou*². Ouvrage où, pour l'essentiel, Gilberto Freyre reprend les textes de ses interventions prononcées dans les universités portugaises ainsi qu'à King's College à Londres en 1937 et 1938. La jaquette de couverture présente l'ouvrage comme « un monument érigé par l'un des plus illustres Brésiliens de notre époque à l'œuvre du Portugal dans le monde ». De fait, dès son introduction, Gilberto Freyre souligne à quel point,

« le Portugal, le Brésil, l'Afrique et l'Inde portugaises, Madère et les Açores, le Cap-Vert, constituent aujourd'hui une unité de sentiments et de culture [...] Une telle unité intime de sentiment et de culture dans ses formes les plus évidentes et les plus concrètes, est la conséquence du processus et des fondements de la colonisation portugaise qui, en Asie comme au Brésil, dans les îles atlantiques et jusqu'à un certain point en Afrique, ont développé chez les hommes les mêmes qualités essentielles de cordialité et de sympathie, caractéristiques du peuple portugais... »³.

Puis, Gilberto Freyre se livre à une véritable apologie de la colonisation « à la portugaise » et de cette propension des Portugais, « unique chez les peuples européens modernes », au métissage et au mélange des cultures :

« Dans toute la partie où a dominé ce type de colonisation [la portugaise], le présumé de la race s'est toujours révélé insignifiant et le métissage, une force psychologique, sociale et pourrait-on dire, éthiquement active et créatrice... »⁴

Pour le monde transnational ou supranational que nous – Portugais et luso-descendants – constituons par nos affinités de sentiment et de culture, le métissage représente au même titre qu'un élément d'intégration, un élément de différenciation, et par conséquent de création, d'initiative et d'originalité »⁵.

1. Cf. notamment, les séries de notes de lecture et de commentaires publiées dans *Seara Nova* (Lisbonne), 536 et 538, 1937, la critique élogieuse de Vitorino Nemésio publiée dans *Revista de Portugal* (Coimbra), 5, oct. 1938, p. 128-129, celle de Manuel Múrias dans la revue *Ocidente* (Lisbonne), 6, oct. 1938, p. 469-475. Le père J. Alves Correia se livre à une analyse très poussée des travaux de G. Freyre dans l'annuaire des *Missões católicas portuguesas* de 1936. Enfin, João de Barros se fait plus critique et plus polémique dans une édition du *Diário de Lisboa* d'août 1937. Sur tous ces points, cf. la récapitulation faite par António Sérgio dans la préface de 1940, cf. note 2 *infra*.
2. *O Mundo que o Português criou*, s.d., Lisbonne, 224 p. L'ouvrage est précédé d'une préface, « pour l'édition brésilienne », d'António Sérgio, datée du 31 janvier 1940. Quant à l'introduction de Gilberto Freyre, elle est signée de Rio de Janeiro, mars 1940.
3. G. Freyre, *op. cit.*, p. 39.
4. *Ibid.*, p. 43.
5. *Ibid.*, p. 51.

Au-delà de cette apologie et en conclusion de son ouvrage, Gilberto Freyre s'inquiète des menaces qui pèsent sur la culture luso-brésilienne, comme en témoigne le texte de sa conférence prononcée le 2 juin 1940, à Pernambuco, à l'invitation des autorités portugaises locales, notamment du consul du Portugal à Recife. Cette invitation, dans un contexte si particulier pour le Portugal, celui de la commémoration de ses « centennaires » (Fondation/Restauration) et de la monumentale « Exposition du monde portugais » à Lisbonne, traduit-elle pour autant un intérêt – à défaut de reconnaissance officielle – pour les travaux de Gilberto Freyre de la part du régime salazariste avant même la fin de la Seconde Guerre mondiale ?

Réserves et méfiances réciproques avant les années cinquante

Malgré l'invitation qui lui est faite en juin 1940 à venir s'exprimer devant les autorités consulaires portugaises dans le cadre de la « Commémoration du centenaire de la fondation du Portugal et la Restauration de 1640 », malgré l'estime que ses travaux suscitent notamment dans les milieux universitaires portugais, malgré l'intérêt croissant dont il fait l'objet non seulement au Portugal mais aussi dans le reste de l'Europe et aux États-Unis, Gilberto Freyre est encore tenu à l'écart par l'*Estado Novo* portugais et est même considéré avec une certaine réserve, voire méfiance, par le régime salazariste. De façon assez révélatrice, son ouvrage *O Mundo que o Português criou* est d'ailleurs publié en 1940 avec une préface très élogieuse d'António Sérgio, qu'on ne saurait ranger parmi les épigones de Salazar. Par ailleurs, fin mai 1944, lors du deuxième congrès de l'Union nationale, Vicente Ferreira, l'un des chefs de file du colonialisme salazariste, se livre à une critique virulente des travaux de Gilberto Freyre⁶. De son côté, en octobre 1945, ce dernier – tout comme Jorge Amado ou Carlos Drummond de Andrade notamment – adhère à la *Sociedade dos amigos da democracia portuguesa* qui, du Brésil où elle vient d'être créée, apporte son soutien, au Portugal, au *Movimento de unidade democrática* (MUD)⁷.

Cette méfiance réciproque s'explique principalement, côté portugais, par le décalage important qui existe avant la Seconde Guerre mondiale entre, d'une part, les idées véhiculées lors de la première phase de l'idéologie coloniale du régime salazariste – celle impulsée par l'Acte colonial de juillet 1930, relayée par une très active propagande et dont l'apogée se situerait autour de l'Exposition du monde portugais (Lisbonne, juin-décembre 1940) – et, d'autre part, l'éloge par G. Freyre du métissage et du mélange des cultures, éloge largement à contre-courant des idées dominantes de l'époque.

Principal instigateur de la politique coloniale et théoricien de la question coloniale dans l'*Estado Novo* des années trente, ministre des Colonies jusqu'en 1935, Armindo Monteiro a largement inspiré la rédaction de l'Acte

6. Sur l'influence grandissante et les réseaux qui se constituent autour de Gilberto Freyre, cf. notamment J. D. NEEDELL, « Identity, Race, Gender, and Modernity in the Origins of Gilberto Freyre's Œuvre », *American Historical Review*, févr. 1995, pp. 51-77. Sur les critiques formulées par Vicente Ferreira, cf. son analyse *Colonização étnica na África portuguesa* reprise dans *Estudos ultramarinos* (Lisbonne), IV, 1955, pp. 149-264, notamment p. 163.

7. Cf. F. NOGUEIRA, *Salazar. O Ataque (1945-1958)*, Porto, Livraria Civilização Editora, IV, 1980, p. 23.

colonial promulgué le 8 juillet 1930 dont l'article 2 stipule que « la fonction historique de posséder et de coloniser les territoires d'outre-mer ainsi que de civiliser les populations indigènes qui y vivent relève de l'essence organique de la nation portugaise ». C'est ce même Armindo Monteiro qui dans l'avant-propos du premier numéro de *O Mundo português* – revue cofinancée par l'Agence générale des colonies et le Secrétariat à la propagande nationale d'António Ferro – affirme que « c'est outre-mer que résident le véritable idéal portugais et l'avenir de la nation ». Quelques années plus tard, il précise même que les colonies représentent « le corps et l'âme du Portugal »⁸.

Outre l'importance décisive que revêt, comme impératif historique et politique, cette « mission impériale » conçue comme l'expression d'un véritable « élan collectif » enfoui dans l'âme de la nation portugaise depuis des siècles, ce qui guide également Monteiro et les théoriciens de cette idéologie coloniale dans sa première phase, c'est la croyance – très consensuelle dans le Portugal des années trente – en une supériorité générale de la civilisation occidentale et, plus précisément, des valeurs de la civilisation chrétienne telles que les a véhiculées le Portugal depuis des siècles, à travers le monde.

Sous-jacente à cette croyance très largement partagée, l'idée de hiérarchisation des races et de subordination, empruntée à un « darwinisme social » introduit et vulgarisé au Portugal notamment par Oliveira Martins à la fin du XIX^e siècle, sous-tend cette idéologie coloniale que reflète, notamment, le statut de l'Indigénat, en vigueur depuis octobre 1926 et qui ne sera aboli qu'en septembre 1961⁹. Plus encore que la supériorité raciale de l'homme blanc, c'est « l'infériorité absolue de l'homme noir »¹⁰ qui est soulignée. À la fin du XIX^e siècle, António Ennes (1848-1901), commissaire royal au Mozambique (1891-1892, puis 1894-1895), ne désignait-il pas déjà les Africains comme « bêtes », « sans raisonnement et emportés », « grossiers » et « paresseux »¹¹? De son côté, Vicente Ferreira – haut-

8. Cf. A. MONTEIRO, *O Mundo português*, 26 janv. 1934, pp. 1-6 ; A. MONTEIRO, « As colónias são desde já a nossa pátria, corpo e alma de Portugal », *Boletim geral das colónias*, août-sept. 1942, 206-207, publié sous forme de fascicule sous le titre *As grandes directrizes da governação ultramarina no período que decorreu entre as duas guerras mundiais (1919-1939)*, Lisbonne, AGC, 1942. Sur Armindo Monteiro et son rôle en matière de politique coloniale dans les années trente, cf. également sa correspondance avec Salazar, publiée sous le titre *Armindo Monteiro e Oliveira Salazar, correspondência política 1926-1955*, ed. par Fernando Rosas, Júlia Leitão de Barros & Pedro de Oliveira, Lisbonne, Editorial Estampa, 1996.
9. L'ouvrage d'O. MARTINS, *O Brasil e as colónias portuguesas*, publié en 1880, témoigne de l'essor d'une idéologie raciste dans les cercles coloniaux métropolitains autour de ces idées de « sélection naturelle » et de « survie des espèces les plus favorisées » développées en biologie par Darwin. Pour une présentation synthétique de la politique coloniale de l'*Estado Novo*, jusqu'à la révision de 1951, cf. notamment A. E. Duarte SILVA, « Salazar e a política colonial do Estado Novo : o acto colonial (1930-1951) », in AAVV, *Salazar e o Salazarismo*, Lisbonne, Publicações Dom Quixote, 1989, pp. 101-152. Pour une approche de l'idéologie coloniale du salazarisme, de ses antécédents et de la place de l'Afrique dans l'imaginaire politique portugais, cf. les travaux de V. ALEXANDRE, notamment *Origens do colonialismo português moderno (1822-1891)*, Lisbonne, Sá da Costa Editora, 1979, « A África no imaginário político português (séculos XIX-XX) », *Revista Penélope* (Lisbonne), 15, 1995 (Dossier « O imaginário do Império »), pp. 39-52, ainsi que sa notice « Ideologia colonial », in F. ROSAS & J. M. Brandão de BRITO, *Dicionário de História do Estado Novo*, Lisbonne, Bertrand Editora, 1996, vol. I, pp. 432-434. Cf. également F. Rosas « Estado Novo, império e ideologia imperial », *Revista de história das ideias* (Coimbra), 17, 1995, pp. 19-32.
10. Cf. l'analyse pertinente d'I. Castro HENRIQUES, *Commerce et changement en Angola au XIX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 1995, vol. I, pp. 29-30.
11. Cf. A. Ennes, « O trabalho dos indígenas e o crédito agrícola » (extrait du *Relatório elaborado pela Comissão encarregada de estudar o problema de trabalho dos indígenas em 1899*, 7 mars 1899), cité par I. Castro HENRIQUES, *op. cit.*, p. 29.

commissaire et gouverneur général de l'Angola de 1926 à 1928 – considère les Africains tellement attardés qu'ils sont incapables d'être civilisés, même par les Portugais : « Ces prétendus Africains civilisés ne sont généralement rien de plus que de grotesques imitations de l'homme blanc »¹². Apôtre de la mission civilisatrice du Portugal, Salazar, quant à lui, justifiera celle-ci en affirmant lors d'un discours radiodiffusé, le 1^{er} novembre 1957 : « Nous pensons qu'il y a des races décadentes et arriérées [...] dont nous avons assumé le compromis de les amener jusqu'à la civilisation ».

Encouragée tout au long des années 1930, cette « mystique impériale » atteint son paroxysme lors de la Commémoration des centenaires et de l'Exposition du monde portugais (en 1940). Très éloignées d'un quelconque éloge du métissage et du mélange des cultures, ces manifestations visent au contraire non seulement à « réintégrer le Portugal dans la ligne traditionnelle de ses destins »¹³ en s'érigeant comme « symbole de la continuité de l'œuvre historique de *l'Estado Novo* que le savoir et la ferveur patriotique de Salazar n'ont cessé d'inspirer »¹⁴, mais aussi à réaliser « la synthèse de la civilisation portugaise et de sa projection universelle »¹⁵ en exaltant la nation portugaise et « la force héroïque des Portugais dont témoignent nos huit siècles d'histoire »¹⁶.

Dédiées à la gloire du régime et de Salazar censés incarner la continuité et la grandeur historique de la mission civilisatrice du Portugal, ces manifestations d'exaltation nationaliste n'accordent d'ailleurs qu'une place réduite et de stricte subordination aux peuples indigènes envoyés à Lisbonne, capitale de l'Empire portugais, pour apporter « l'indispensable » touche d'exotisme mais nullement pour célébrer les vertus du métissage ou du mélange des cultures.

Replié sur son vaste empire colonial, fortement hiérarchisé et centralisé, le Portugal de *l'Estado Novo* des années trente ne saurait être « un petit pays », ni même une simple puissance européenne. Pays colonisateur, le Portugal cherche alors à s'affirmer comme puissance coloniale et comme puissance mondiale. La revue *O Mundo português*, le rappelle d'ailleurs avec force dans l'éditorial de son numéro de juillet-août 1935 : « Pour nous, l'Afrique est une justification morale et une raison d'être en tant que puissance. Sans l'Afrique nous ne serions qu'une petite nation; avec l'Afrique nous sommes un grand pays ».

À la mythique *mapa cor-de-rosa* d'avant l'Ultimatum de 1890 succède alors l'emblématique carte de l'Europe où, en surimpression, le Mozambique recouvre une partie de l'Espagne et de la France tandis que l'Angola se superpose au *Reich* allemand et à une partie de l'Europe centrale et orientale, avec pour légende, en lettres capitales, *PORTUGAL NÃO É UM PAÍS PEQUENO*.

12. Cf. Vicente FERREIRA, cité par G.J. BENDER, *Angola under the Portuguese, The Myth and the Reality*, Berkeley, University of California Press, 1978, p. 7.

13. H. F. NOGUEIRA, *Salazar. IV, op. cit.*, discours du 4 juin 1940, prononcé à Guimarães.

14. Duarte Pacheco, 2 déc. 1940, lors de la clôture de l'Exposition du monde portugais.

15. Augusto de Castro, commissaire général de l'Exposition, lors de son inauguration, le 23 juin 1940.

16. Cf. Duarte Pacheco, 2 déc. 1940.

L'appropriation

Relativement peu prisées par le régime salazariste jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les théories de Gilberto Freyre présentent un intérêt plus évident pour *l'Estado Novo* dans le contexte international renouvelé de l'après-guerre. L'influence des théories du sociologue brésilien continue de croître auprès de nombreux chercheurs et scientifiques portugais : Almerindo Lessa, médecin spécialiste de « séro-anthropologie », Orlando Ribeiro en géographie, Henrique de Barros en agronomie, Marcelo Caetano et Adriano Moreira, en droit public et en science politique, Jorge Dias en anthropologie, Mário Chico en histoire de l'art sont, à des degrés divers, influencés par le lusotropicalisme¹⁷. Au-delà de ce noyau dur de « fidèles », beaucoup célèbrent et citent le sociologue brésilien, sans même chercher à connaître et approfondir sa pensée¹⁸. Ce phénomène s'amplifie au cours des années 1950 et 1960, contribuant à alimenter de façon trompeuse le rayonnement et l'influence de Gilberto Freyre au Portugal. Abstraction faite de cette dérive, comment expliquer une telle évolution qui voit le lusotropicalisme devenir en l'espace de quelques années l'une des composantes essentielles de la deuxième phase de l'idéologie coloniale salazariste ?

Le lusotropicalisme comme justification culturelle et scientifique

Le rapprochement entre le salazarisme et le lusotropicalisme a pour toile de fond la rapide érosion que connaissent dans l'après-guerre les fondements idéologiques du système colonial européen, paradigmes basés pour l'essentiel sur le concept de hiérarchie entre races et sur la croyance en une supériorité de la civilisation occidentale. Face à l'émergence et au renforcement des mouvements nationalistes en Asie et en Afrique, les puissances européennes colonisatrices doivent s'adapter, faire évoluer leurs institutions coloniales et s'orienter progressivement vers l'autonomisation de leurs territoires d'outre-mer. Pour le Portugal, une telle adaptation se révèle inconcevable, en raison non seulement de la place occupée par l'idéologie coloniale dans le nationalisme salazariste, mais aussi du large consensus des élites politiques et intellectuelles du pays sur le caractère vital de la présence portugaise outre-mer.

L'adaptation à la nouvelle donne internationale va se réaliser « à la portugaise », de façon originale, selon un double processus :

- sur le plan juridique, la révision constitutionnelle de 1951 supprime les notions de « colonies » et d'« Empire colonial » au profit de celles de « provinces d'Outre-mer » et d'« Outre-mer portugais », utilisées au temps de la monarchie constitutionnelle. L'article 135 de la nouvelle Constitution définit « les provinces d'outre-mer comme partie intégrante de l'État portugais, solidaires entre elles et solidaires avec la métropole ». Le 27 juillet 1953, une « Loi organique de l'outre-mer portugais » se substitue à la « Charte organique de l'Empire colonial portugais » promulguée le

17. Cf. la « liste » fournie par Gilberto FREYRE, « São vários os homens de ciência portugueses, e não apenas brasileiros, que vêm ultimamente reorientado as suas investigações, em diferentes especialidades, em torno das relações da gente lusitana com os Trópicos, sob o critério luso-tropical », in préface de *O luso e o trópico*, Lisbonne, 1961, p. 2.

18. Cf. sur ce point le constat dressé par Jorge Borges de MACEDO, « O luso-tropicalismo de Gilberto Freyre, metodologia, prática e resultados », *Revista ICALP* (Lisbonne), 15, mars 1989, pp. 131-156.

15 novembre 1933. Cette refonte de l'Acte colonial, en abandonnant la conception impériale, ouvre la voie à la théorie de l'intégration. Selon celle-ci, le Portugal et ses provinces d'outre-mer forment un État « un et indivisible », doté d'une seule ossature administrative et juridique, centralisée de Lisbonne et fortement hiérarchisée avec une société coloniale répartie en colons, *assimilados* – catégorie intermédiaire composée d'assimilés, « citoyens » portugais à peau foncée – et indigènes. Cette argutie juridique permet à Salazar quelques années plus tard, une fois le Portugal devenu membre de l'Organisation des nations unies (1955), de prétendre que le « Portugal n'administre pas de territoires entrant dans la catégorie prévue par l'article 73 (chap. XI) de la Charte des Nations unies » (*non-self-governing territories*). Mais, comme le souligne Salazar,

« il en résulte pour nous une difficulté : faire comprendre, en face d'autres cas découlant d'orientations très différentes, que, relativement au Mozambique et à l'Angola, par exemple, la question ne se pose même pas de savoir s'il s'agit ou non de territoires autonomes, parce qu'ils sont en vérité plus que cela : ils sont indépendants avec l'indépendance de la nation »¹⁹;

• sur le plan idéologique, le régime salazariste se rapproche du lusotropicalisme et tente de promouvoir l'image d'une présence portugaise outre-mer différente de celle des autres pays d'Europe en Afrique et en Asie : contrairement à ses voisins européens qui chercheraient à imposer outre-mer des valeurs spécifiquement européennes, le Portugal se serait efforcé de transmettre des valeurs chrétiennes, de portée universelle et de se mélanger avec les populations indigènes, créant ainsi une véritable civilisation « luso-tropicale », sorte de paradis terrestre protégé des affres de la modernité.

Autant dire que, en dépit des rares réticences que suscite au Portugal ce double processus²⁰, les années cinquante, au début desquelles est forgé le concept de lusotropicalisme, se révèlent cruciales pour les théories de Gilberto Freyre. Sollicité par les autorités salazaristes, ce dernier est invité par le ministre de l'Outre-mer, Manuel Sarmiento Rodrigues²¹, à visiter durant plus de six mois – été 1951 à février 1952 – l'ensemble des provinces portugaises, aussi bien continentales qu'ultramarines, afin de transposer et d'adapter, notamment à l'Afrique, ses théories appliquées jusque-là au Brésil et à la culture luso-brésilienne. De son périple africain, Gilberto Freyre retire des impressions mitigées qu'il tente à tout prix, quitte à travestir la réalité, de fondre dans le moule lusotropical et qu'il publie peu de temps après la fin de ces voyages sous le titre de *Aventura e rotina*²².

19. António de Oliveira Salazar, discours à la séance d'ouverture du IV^e Congrès de l'Union nationale, 30 mai 1956.

20. Même au sein de l'opposition, la dénonciation de la politique coloniale est sporadique, voire ambiguë, du moins jusqu'à la fin des années 1950.

21. Manuel Sarmiento Rodrigues (1899-1979), officier de marine de formation, vice-amiral, commença sa carrière en Inde (1925) puis devint secrétaire du ministre des Affaires étrangères Quintão Meroles en 1928, avant de partir au Mozambique (1931). Gouverneur de Guinée (1945-1949), ministre des Colonies puis de l'Outre-mer (1950-1955) et gouverneur général du Mozambique (1961-1964), Sarmiento Rodrigues incarne un courant libéral du régime salazariste. Très écouté sur les questions coloniales, membre du *Conselho ultramarino*, il est considéré par Adriano Moreira comme le meilleur connaisseur des questions d'outre-mer. Cf. A. MOREIRA « Ninguém sabia mais do Ultramar do que ele », in J. Freire ANTUNES, *A Guerra de África*, Lisbonne, Círculo de leitores, 1995, p. 275.

22. G. FREYRE, *Aventura e Rotina, sugestões de uma viagem à procura das constantes portuguesas de carácter e acção*, Lisbonne, Edição Livros do Brasil, 1953, 456 p. Voir ici même, la contribution de R. LUCAS, « Aventura e rotina, l'autre visage du lusotropicalisme en Afrique ».

Les théories de Gilberto Freyre sont alors d'autant plus au goût du jour que la séculaire amitié luso-brésilienne est de nouveau remise à l'honneur par un régime salazariste soucieux de trouver des alliés sur la scène internationale pour défendre sa politique outre-mer, notamment à Goa, fleuron historique d'une présence ultramarine « pluricontinentale » contestée par l'Union indienne de Nehru. La signature, le 16 novembre 1953, d'un traité d'amitié avec le Brésil constitue le point d'orgue de ce rapprochement. Gilberto Freyre, quant à lui, apporte sa contribution à cette revitalisation des liens entre Brésil et Portugal. Ainsi, en avril 1952, il rencontre Salazar à Lisbonne pour évoquer longuement avec lui les relations luso-brésiliennes. À son retour au Brésil, ses déclarations contribuent à créer un climat d'autant plus propice à l'amélioration de ces relations que le président Getúlio Vargas est acquis à la cause luso-brésilienne²³. En octobre 1952, le nom de Gilberto Freyre circule même comme possible ambassadeur du Brésil à Lisbonne²⁴.

D'autre part, après avoir été longtemps floue dans les écrits de Gilberto Freyre, l'image de Salazar se précise pour prendre les traits du « grand homme de gouvernement ». Le dictateur est décrit comme un homme d'État, « ascétique et méthodique qui, jour après jour, à l'image d'un moine, répète les mêmes gestes et les mêmes silences », « presque sans sortir du Portugal, presque sans quitter sa maison, presque sans sortir de son cabinet de travail, sans femmes, ni blanche ni de couleur, sans enfant, ni blanc ni mulâtre ». Intrigué par ce dictateur atypique, sédentaire et taciturne, Gilberto Freyre dessine le portrait d'un homme simple, sorte d'ermite de Santa Comba Dão, fuyant les honneurs et tout entier habité par « le sentiment du devoir »²⁵.

Dans le prolongement d'*Aventura e rotina* et de *Um Brasileiro em terras portuguesas*²⁶, en 1958, toujours à l'instigation du ministère de l'Outre-mer, Gilberto Freyre publie une série de réflexions sur « l'intégration portugaise sous les tropiques »²⁷. Réflexions suscitées par le Centre d'études politiques et sociales du ministère de l'Outre-mer (CEPS), dirigé par Adriano Moreira qui s'affirme comme l'un des plus fervents et fidèles adeptes des théories du sociologue brésilien. Dès l'année universitaire 1955-1956, Adriano Moreira insère l'étude du lusotropicalisme dans son cours de Politique ultramarine (2^e année du cours des Hautes études ultramarines). Le prosélytisme « luso-tropical » de ce dernier se traduit par la multiplication de mémoires de recherche, de colloques, de publications et de missions d'études consacrés au lusotropicalisme, principalement sous l'égide du CEPS²⁸. L'ouvrage de Freyre édité par le CEPS, *Integração Portuguesa nos*

23. Cf. F. NOGUEIRA, *Salazar. IV, op. cit.*, p. 256.

24. *Ibid.*, p. 270.

25. G. FREYRE, *Aventura e Rotina, op. cit.*, chap. LV, pp. 182-183.

26. G. FREYRE, *Um Brasileiro em terras portuguesas. Introdução a uma possível luso-tropologia. Acompanhada de Conferências e discursos proferidos em Portugal e em terras lusitanas e ex-lusitanas da Ásia, da África e do Atlântico*, Lisbonne, [1954].

27. G. FREYRE, *Integração Portuguesa nos Trópicos*, Lisbonne, Junta de investigações do Ultramar, 1958, 139 p.

28. C. Orvalho CASTELO, *O Modo Português de estar no Mundo, O luso-tropicalismo e a ideologia colonial portuguesa (1933-1961)*, Lisbonne, Universidade Nova de Lisboa, Faculdade de ciências sociais e humanas, dissertação de mestrado, 1996, pp. 143-147. Ce remarquable travail de recherche, dont nous n'avons pu prendre connaissance qu'en été 1997, aboutit à des conclusions proches de notre article et de notre communication, conçus et rédigés, pour l'essentiel, avant l'hiver 1996. Il constitue une source de documentation et de réflexion de premier plan.

Trópicos, est, début 1959, adressé par le ministère des Affaires étrangères à toutes les ambassades, légations et consulats portugais²⁹.

Plus généralement, dans ce contexte renouvelé des années cinquante, les Portugais cherchent à donner une nouvelle impulsion à la recherche scientifique sur les colonies. Ainsi, les études d'anthropologie connaissent alors un rapide essor au Portugal, sous l'impulsion notamment de Jorge Dias. À partir de l'expérience brésilienne de *miscigenação* et influencé par les théories de Gilberto Freyre sur le lusotropicalisme, Jorge Dias entreprend entre 1956 et 1960, dans le cadre de la « Mission d'études des minorités ethniques de l'outre-mer portugais », une longue étude sur les Maconde du Mozambique et publie, pour le Centre d'études politiques et sociales d'Adriano Moreira, une série de cinq rapports annuels³⁰. Pour Jorge Dias, en 1956, il ne semble pas faire de doute, du moins officiellement, que

« ce que nous nommons l'expansion portugaise d'outre-mer possède une signification de grande transcendance pour l'histoire de l'humanité. L'action des Portugais ne peut pas être confondue avec les mouvements colonisateurs des nations capitalistes, qui ont mis sur pied des relations humaines basées sur la différence raciale, mettant face à face la race supérieure dominatrice et la race inférieure »³¹.

Jorge Dias partage alors l'idée, communément admise, qu'il n'y a rien de mal à ce que des peuples soient dominés par une minorité culturellement différente et supérieure, capable d'éduquer, de civiliser et d'assimiler.

Néanmoins, une fois confronté sur le terrain à des réalités fort éloignées du paradis lusotropical, Jorge Dias est conduit à nuancer sa pensée. « À l'inverse de ce qu'on pense en général, de ce que je pensais moi-même, les Noirs aujourd'hui [...] ont peur de nous, un grand nombre nous déteste, et, lorsqu'il nous compare à d'autres Blancs, c'est toujours à notre désavantage »³². Dans ses rapports de 1959 et 1960, il souligne à plusieurs reprises le racisme du colonialisme portugais – « *Infelizmente, o português está a tornar-se muito mais racista do que era* »³³ –, notamment, de retour d'une mission au Tanganyika, en le comparant à celui des Britanniques. Malgré ces nuances et un relatif pessimisme quant à l'avenir du colonialisme portugais, Jorge Dias continuera de croire en les potentialités de l'assimilation et, d'une certaine façon, en l'originalité de ce type de colonialisme.

Le Portugal comme société pluriraciale : des vertus supposées du lusotropicalisme

Si les réalités de la société portugaise d'outre-mer se révèlent fort éloignées du paradis lusotropical idéalisé par Gilberto Freyre, le régime salazariste n'en célèbre pas moins avec une insistance croissante les vertus du lusotropicalisme. Salazar en personne, avant même de citer Gilberto Freyre ou d'évoquer le lusotropicalisme dans les années soixante, exalte la singularité de la colonisation portugaise :

29. Cf. circulaire du ministère des Affaires étrangères, citée *in ibid.*, p. 140.

30. Pour une analyse nuancée de la personnalité et des travaux de Jorge Dias en cette fin des années 1950, cf. A. BARRADAS, « O pensamento colonial de Jorge Dias », *História* (Lisbonne), 30, avr. 1997, pp. 36-47.

31. Cf. J. DIAS, cité par I. Castro HENRIQUES, *op. cit.*, p. 69.

32. *Ibid.*

33. Cité par A. BARRADAS, *op. cit.*, p. 41.

« L'idéal qui a inspiré les découvertes portugaises, puis l'œuvre qui leur a succédé, a été de répandre la foi et d'apporter aux peuples les principes de la civilisation. Nous avons pu réaliser notre objectif – l'intégration de ces peuples dans l'unité de la nation portugaise – grâce à l'absence de toute discrimination raciale, imposition de notre caractère et ressort de notre œuvre collective ; grâce à la large tolérance dont nous avons fait preuve, et grâce à la création, partout, du même climat moral. Un natif de l'Angola, bien qu'avec les limitations que lui impose son absence de culture, sait qu'il est Portugais et l'affirme aussi consciemment qu'un lettré de Goa sorti d'une université européenne. Autrement dit, au lieu de pratiquer une politique de domination, ou bien une politique d'éducation, même paternelle, mais tout entière orientée dans le sens de constituer une société indépendante et étrangère, le Portugais, par imposition de sa manière d'être, par clairvoyance politique ou par un dessein de la providence, s'est efforcé de s'unir, sinon de se fondre, avec les peuples découverts et de constituer avec eux les éléments intégrants d'une seule et même patrie. Ainsi est née une nation sans doute étrange, complexe et dispersée dans les cinq parties du monde ; mais quand les yeux qui savent voir scrutent toutes ces parcelles de nation, ils découvrent dans les consciences, dans les institutions, dans les modes d'existence, dans le sentiment commun, qu'elles sont, chacune, un morceau du Portugal »³⁴.

Par ailleurs, dans le cadre des commémorations du V^e centenaire de la mort de l'infant Henri en 1960³⁵ auxquelles il participe activement³⁶, Gilberto Freyre publie *O Luso e o Trópico*, livre de « réflexions autour des méthodes portugaises d'intégration des peuples autochtones et de cultures différentes de celle de l'Europe dans un complexe nouveau de civilisation : la luso-tropicale »³⁷. Dans sa préface, José Caeiro da Mata, en tant que président de la Commission des commémorations³⁸, présente en des termes particulièrement élogieux l'œuvre de « l'éminent sociologue et historiographe brésilien ». En inscrivant la figure légendaire de l'infant Henri à l'origine du processus d'« intégration des peuples autochtones et de cultures différentes de l'européenne dans un contexte nouveau de civilisation développée par les Portugais », en soulignant à quel point celui-ci a « concouru de façon décisive à l'établissement de relations entre Européens et non-Européens, des Blancs avec les peuples de couleur », Gilberto Freyre ne fait pas que rendre un vibrant hommage à l'un des personnages clés de la mythologie salazariste, il en fait habilement le

34. António de Oliveira Salazar, discours du 30 mai 1956 lors de la séance d'ouverture du IV^e Congrès de l'Union nationale.

35. Sur cette commémoration, cf. S. Campos MATOS, « O V^o Centenário Henriquino (1960) : Portugal entre a Europa e o Império », in António José TELO, ed., *O fim da Segunda guerra mundial e os novos rumos da Europa*, Actes du colloque de l'Institut d'histoire contemporaine de la faculté de lettres de Lisbonne, 4-6 mai 1995. Lisbonne, Cosmos, 1996, pp. 153-169.

36. Ainsi, le 5 septembre 1960, il participe au *Congresso internacional da história dos Descobrimientos* qui réunit à Lisbonne plus de huit cents intervenants dont Charles R. Boxer, Joseph Needham, Verissimo Serrão, Adriano Moreira, Jacques Heers, Michel Mollat, Frédéric Mauro. La séance inaugurale est présidée à São Bento par Salazar.

37. G. FREYRE, *O luso e o trópico*, Lisbonne, Comissão executiva das comemorações do Quinto centenário da morte do infante D. Henrique, 1961, 314 p.

38. José Caeiro da Mata (1883-1963), juriste et universitaire, termine par cette fonction honorifique de président de la Commission exécutive du V^e centenaire de la mort de l'infant Henri (1959-1960) une longue carrière d'homme politique et de diplomate au service de l'*Estado Novo*. Il fut, notamment, ministre des Affaires étrangères (1933-1935, puis 1947-1950), ambassadeur auprès du régime de Vichy (1941-1944) et ministre de l'Éducation nationale (1944-1947).

précurseur de cette mission multiséculaire que celui qui revendique tant son image – Oliveira Salazar – tente de préserver au prix d'un isolement croissant sur la scène internationale.

Présenté comme l'initiateur du lusotropicalisme par Gilberto Freyre, l'infant Henri est alors célébré comme le « meilleur symbole des épopées nationales »³⁹, comme le « refondateur de la nation » et le concepteur de ce « Portugal atlantique, impérial et évangélisateur » qui, à l'époque des Découvertes, a incarné cette mission de « peuple-chef, de peuple-guide de l'universalisme occidental »⁴⁰. Dans le contexte de la décolonisation, face à ce que le régime considère comme des menaces – Union soviétique, Chine communiste et athéisme –, la ligne tracée naguère par l'infant Henri acquiert valeur de symbole, de repère intangible. Ainsi à Batalha, en présence de Salazar et de l'amiral Thomaz, lors de son discours de clôture des *Comemorações henriquinas*, Caeiro da Mata définit le Portugal comme « *semeador e propulsor da civilização* », comme la « citadelle de l'ordre chrétien » qui ne se laissera pas intimider « ni détourner de son destin par les attaques des agents de la conspiration anti-occidentale »⁴¹.

Attaqué sur la scène internationale, principalement aux Nations unies, pour sa politique coloniale, Salazar justifie celle-ci et répond aux critiques, quelques jours après la clôture des Commémorations de l'infant Henri. À la tribune de l'Assemblée nationale, le 30 novembre 1960, après avoir dénoncé avec vigueur l'attitude de renoncement et d'abandon des Européens qui lui apparaît comme « un crime plus contre le Noir – que ceux-ci prétendaient élever – que contre le Blanc », attitude qui préfigure selon lui l'émergence « d'une nouvelle forme de colonialisme, le colonialisme international », Salazar explique de nouveau la singularité de la situation de l'outre-mer portugais en ayant recours à la vulgate lusotropicaliste.

Présentant le Portugal comme une « nation composite, euro-africaine et euro-asiatique », le dictateur rappelle que « n'est pas portugaise l'idée de supériorité raciale », mais que « sont portugaises les idées de fraternité humaine et d'égalité devant la loi », avant de montrer que

« nous travaillons depuis plus de trois cents ans au Brésil et que cela constitue la meilleure expérience moderne de société pluriraciale, en même temps que l'exemple magnifique de la transposition de la civilisation occidentale dans les tropiques et sur le continent américain ».

De cette façon, « la société pluriraciale est donc possible, tant de souche luso-américaine comme de base luso-asiatique, telle qu'on l'observe à Goa, ou luso-africaine, en Angola et au Mozambique »⁴². Aux yeux du dictateur portugais, Gilberto Freyre fournit l'ultime justification culturelle, historique et scientifique propice à son entreprise de sauvegarde de valeurs que les

39. José Hermano Saraiva, discours à la tribune de l'Assemblée nationale, 30 avril 1960, cité par Sérgio Campos MATOS, *op. cit.*, p. 162.

40. J. AMEAL, « O infante D. Henrique e o século português » (discours du 9 juin 1960, Museu de Soares do Reis, repris dans *Boletim cultural da câmara municipal do Porto*, XXIII, 1960), cité par Campos MATOS, *op. cit.*, p. 162.

41. José Caeiro da Mata, discours du 13 novembre 1960, cité par F. NOGUEIRA, *Salazar. V. A Resistência (1958-1964)*, *op. cit.*, p. 176.

42. António de Oliveira Salazar, discours du 30 novembre 1960 à l'Assemblée nationale ; sur la genèse et les implications de ce discours cf. F. NOGUEIRA, *op. cit.*, pp. 177-190.

Portugais furent les premiers à propager et qu'ils seront les derniers à défendre⁴³.

Consécration et mystification

Avec le début des guerres coloniales en 1961, le lusotropicalisme voit se renforcer son rôle en tant que fondement de l'idéologie coloniale officielle du régime. Le « providentialisme » qui s'empare alors des autorités les conduit à inscrire leur action dans la continuité historique supposée d'une mission d'essence divine, sorte de nouvelle « croisade » autour de la défense des valeurs chrétiennes, assez proche de cette « mystique luso-chrétienne de l'intégration » encensée par Gilberto Freyre⁴⁴. Cette mission historique du Portugal est perçue comme une « entreprise scientifique et une croisade, la dernière des croisades », ainsi que le souligne Pedro Teotónio Pereira⁴⁵. Dernière croisade qui, pour Salazar, est synonyme de défense de l'Europe :

« Nous sommes convaincus que nous défendons l'Europe dans les dernières redoutes où elle peut être défendue. Et si cette thèse n'est pas admise, parce que l'on s'imagine qu'il est possible d'assurer la défense de l'Occident dans les petits espaces européens et par des combinaisons politiques plus ou moins bâtarde, il est un point sur lequel personne ne peut nier notre compétence et notre légitimité de jugement, c'est à savoir que nous défendons, là-bas, le Portugal »⁴⁶.

Mais, cette croisade menée au nom de la défense d'une société multiraciale et pluricontinentale semble ressortir à une forme de résurgence du sébastianisme, comme l'a déjà souligné Ana Célia Calapez Gomes :

« C'est dans ce contexte que surgit le mythe du multiracialisme comme une espèce d'Encoberto du xx^e siècle qui, tel D. Sebastião, devrait apparaître par un matin de brouillard pour libérer le Portugal, le conduire à la conquête du monde pour le Christ et le replacer dans une position-clé de grande puissance et motif d'admiration pour les autres peuples, ainsi cette propension innée de fusion inter- raciale transformant le Portugal et les Portugais en un paradigme du monde moderne, indiquant la voie pour atteindre dans la pratique un idéal de fusion universelle »⁴⁷.

Dès lors, ce « providentialisme », ultime avatar d'un messianisme chevillé à l'histoire portugaise, suppose une orientation de plus en plus

43. Couvert d'honneurs, Gilberto Freyre reçoit en décembre 1962 un doctorat *honoris causa* de la faculté de lettres de l'Université de Coimbra. Notons toutefois qu'à partir de l'été 1962, G. Freyre tend à prendre quelque peu ses distances à l'égard de la politique coloniale de Salazar. Ainsi, lors d'une conférence donnée en juin 1962 au Gabinete Português de Leitura de Rio de Janeiro, il souligne que le concept de communauté lusotropicalité n'est pas un concept politique mais sociologique. Il se dit alors sensible aux aspirations à l'indépendance des peuples placés sous souveraineté portugaise. Cité par Cláudia Orvalho CASTELO, *op. cit.*, p. 26.

44. Cf. notamment, G. FREYRE, « Uma mística luso-cristã de integração », in *O luso e o trópico*, *op. cit.*, pp. 225-242.

45. Pedro Teotónio Pereira (alors ministre de la Présidence (1958 – juin 1961) et possible « dauphin » de Salazar), discours à la mairie de Porto dans le cadre des commémorations du V^e centenaire du décès de l'infant Henri, cité par Campos MATOS, *op. cit.*, p. 161.

46. António de Oliveira Salazar, discours du 4 décembre 1962, lors de la cérémonie d'investiture du nouveau ministre de la Défense.

47. A.C. Calapez GOMES, « Aspectos da ideologia colonial na época das descolonizações – A questão colonial na identidade nacional portuguesa », *Vértice* (Lisbonne), 13, avr. 1989, p. 74.

fortement nationaliste du lusotropicalisme et condamne le salazarisme au jusqu'au-boutisme et à la cécité, comme en témoigne, notamment, ce constat dressé par Salazar, en novembre 1967 :

« Notre ligne d'orientation nous est tracée par une histoire de plusieurs siècles qui a forgé la Communauté portugaise, lui conférant son caractère euro-africain, et aussi par ce que l'expérience nous a permis d'apprendre, au contact des populations les plus variées du globe. Les intérêts matériels n'ont pas été l'objectif essentiel de l'action portugaise dans le monde ; nous les avons, au contraire, sacrifiés au progrès des populations. L'Europe rit aujourd'hui de notre "paternalisme" à l'égard de certaines races non évoluées, et de notre "esprit missionnaire", parce qu'en fait elle semble ne plus croire à sa mission civilisatrice, comme elle ne croit plus à la supériorité de sa propre civilisation. Mais nous, nous continuons à croire. Il résulte que nous avons des droits et des devoirs qui nous imposent un certain comportement, à savoir la résistance tenace aux forces de désintégration qui, de l'étranger, s'infiltrèrent dans nos territoires d'outre-mer »⁴⁸.

Paradoxalement, la refondation proposée par Gilberto Freyre à travers l'exaltation de la figure mythique de l'infant Henri allait se transformer en une nouvelle descente aux enfers – cette fois définitive après Alcacer-Quibir – avec cette ultime croisade, non plus de « la chrétienté latine », mais d'un Portugal condamné à une aussi orgueilleuse que stérile solitude. Récit de la refondation de l'idée coloniale, vingt ans après une première tentative lors de l'Exposition de 1940, le lusotropicalisme devait finalement servir d'épithète à la décomposition de l'empire portugais, « vieux de cinq siècles ».

La vulgate lusotropicaliste

Les partisans de la thèse officielle du régime, celle de l'intégration dénoncée par la communauté internationale, multiplient alors les recours à la vulgate lusotropicaliste. Salazar en personne cite les travaux ou les propos de Gilberto Freyre dans certains de ses discours⁴⁹. Même quand il n'est pas directement cité, le sociologue brésilien devient la référence incontournable, dès lors qu'il s'agit de faire l'apologie de la politique multiraciale, une « création portugaise ». Ainsi Salazar, dans son discours du 12 août 1963 :

« La politique multiraciale, qui commence à être reconnue et admise par ceux qui, pratiquement, ne l'ont jamais acceptée, est, on peut le dire, une création portugaise. Elle dérive, d'une part, de notre caractère et, d'autre part, des principes moraux dont nous étions porteurs.

Sous l'éclatant exemple que nous pouvons présenter aujourd'hui de ces sociétés mixtes – lusotropicales – peut-être irait-on jusqu'à refuser la part que nous avons eue dans leur réalisation historique. Le racisme noir que

48. Cf. António de Oliveira SALAZAR, discours prononcé devant les représentants des municipalités du Mozambique, 30 nov. 1967.

49. Ainsi dans la « Déclaration sur la politique africaine » faite par Salazar le 12 août 1963 : « Les multiples interventions qui se sont produites dans notre politique intérieure au XIX^e siècle ont permis à beaucoup de considérer le Portugal de ce temps, malgré son indépendance, quasi comme une colonie politique de la Grande-Bretagne. En janvier de cette année, interrogé sur les caractéristiques nationales de la société brésilienne après l'indépendance, le sociologue Gilberto Freyre répondit qu'elles étaient insignifiantes sous l'aspect économique, étant donné que le Brésil n'avait cessé d'être une colonie du Portugal que pour devenir aussitôt une colonie anglaise ».

proclament les nouveaux États indépendants d'Afrique et qu'ils prétendent implanter dans ce continent est, à ce point de vue, la négation de nos conceptions, mais ces pays ne pourront se maintenir sans y adhérer. On commence déjà à voir que la seule possibilité de réussite de ces nouveaux États réside dans la reconnaissance de ces mêmes principes de non-discrimination ou d'égalité raciale que nous avons toujours proclamés et pratiqués. La grande difficulté réside en ceci : qu'une société multiraciale n'est pas une conception juridique ou un accord sur les minorités, mais, par dessus tout, une forme de vie et un état d'âme qui ne peuvent trouver leur équilibre et se maintenir qu'appuyés sur une longue tradition. De telle sorte que ce n'est pas nous qui devons changer d'orientation, mais les autres qui devront le faire, dans leur propre intérêt »⁵⁰.

De même Franco Nogueira, ministre des Affaires étrangères de 1961 à 1969, et farouche défenseur de l'intégration :

« C'est nous seuls, avant quiconque, qui avons apporté à l'Afrique la notion de droits humains et l'égalité raciale. C'est nous seuls qui pratiquons le multiracialisme, que tous considèrent comme l'expression la plus parfaite et la plus hardie de fraternité humaine et de progrès sociologique. Aujourd'hui, il n'y a plus personne au monde qui conteste la validité du principe, mais on hésite à admettre que c'est une création portugaise et à reconnaître sa mise en pratique par la nation portugaise; car cela reviendrait à nous reconnaître une autorité morale et imposerait un respect incompatible avec les ambitions qui nous prennent pour cible »⁵¹.

Toutefois, dans le différend qui oppose « intégrationnistes » et « fédéralistes » sur l'évolution de la politique coloniale, les théories de Gilberto Freyre peuvent être également revendiquées par les partisans de la thèse « fédéraliste », comme en témoigne l'ouvrage publié en 1962 sous l'autorité de Manuel José Homem de Mello, *Portugal, o ultramar e o futuro*⁵², qui se prononce en faveur de l'évolution vers un système d'auto-gouvernement dans le cadre d'une société véritablement multiraciale. Notons que parmi ces « fédéralistes » se trouve alors Marcelo Caetano.

Quant à Adriano Moreira, fervent lusotropicaliste et ministre de l'Outre-mer d'avril 1961 à décembre 1962, sans être hostile à une solution de caractère fédéral inspirée du modèle brésilien, il préconise une politique « d'autonomie progressive mais irréversible » pour les colonies. Tout en dénonçant la « démobilisation idéologique » dont serait victime l'Europe, il fait l'apologie du resserrement des liens entre Europe et Afrique à travers le concept « d'Eurafrrique »⁵³. Nation multiraciale par excellence, selon lui, le Portugal doit poursuivre sa mission historique qui consiste, depuis le XV^e siècle, à aider l'Afrique noire à sortir de l'état primitif. Autant dire que le lusotropicalisme pouvait fournir des arguments aux uns et aux autres.

Gilberto Freyre fossoyeur de l'idéologie coloniale salazariste ?

Ces ambivalences et ces paradoxes sont au cœur des difficultés ayant trait à « l'évaluation » de la portée de la récupération du lusotropicalisme

50. Salazar, « Déclaration sur la politique d'outre-mer », 12 août 1963.

51. F. NOGUEIRA, *The Third World* (Londres, Johnson, 1967), cité par G.J. BENDER, *op. cit.*, « Introduction », p. 21.

52. M.J. Homem de MELLO, *Portugal, o ultramar e o futuro, oportunidade de um debate*. Préf. du maréchal Craveiro Lopes, Lisbonne, Edição do Autor, 1962.

53. A. MOREIRA, *Política ultramarina*, Lisbonne, Instituto superior de estudos ultramarinos, 1956, coll. « Estudos de ciências políticas e sociais ».

par le salazarisme. Bernard Emery a ainsi déjà pu fort justement relever que,

« en essayant de récupérer à son profit les valeurs du lusotropicalisme, le salazarisme s'armait en fait d'une justification culturelle, sociologique et scientifique bien commode pour son entreprise, car elle avait le mérite de correspondre à une trajectoire vraie, à une idiosyncrasie exacte. La manipulation se situait ailleurs, dans la confusion des époques, des pays en cause et des intérêts réellement en jeu : si son humanisme est universaliste, le lusotropicalisme est d'abord indianiste, avant d'être africain, et la mission historique du Portugal, bien que portée sans doute par son messianisme inné, n'avait strictement rien à voir avec le colonialisme occidental industriel et moderne »⁵⁴.

Récupéré, déformé, le lusotropicalisme fournissait par son manque de rigueur scientifique et sa déconnexion de la réalité un réservoir potentiel pour toutes sortes d'appropriations. Ainsi, quelques semaines seulement avant la révolution des Œ illets, le secrétaire d'État portugais à l'Information évoquait encore les liens entre Portugal, Brésil et « provinces d'Outre-mer » en les désignant comme un « triangle atlantique luso-tropical »⁵⁵. De son côté, Marcelo Caetano justifiait en ces termes le combat mené outre-mer :

« Nous combattons pour défendre le droit de tous les hommes à vivre ensemble en Afrique et, par-dessus tout, pour défendre la société multiraciale que nous avons créée là-bas »⁵⁶.

Cette vulgate flattait le sens commun des Portugais et offrait une trompeuse légitimité scientifique à la croyance – quasi unanimement partagée – en l'originalité de leur colonisation dénuée de préjugé racial et en la nécessité vitale de leur présence outre-mer⁵⁷. La polysémie du lusotropicalisme commandait très largement cette indétermination. Elle autorisait des dérivations, des glissements et des déformations que ni le régime salazariste, ni même, peut-être, Gilberto Freyre, n'avaient envisagés. Imposteur à certains égards sur le plan scientifique, celui-ci n'aurait-il pas finalement été, à son insu et contre son gré, l'un des fossoyeurs de l'idéologie coloniale salazariste?

Décembre 1996/mai 1997

Yves LÉONARD

Centre d'histoire de l'Europe du XX^e siècle (CHEVS-FNSP)
et Université Paris III-Sorbonne nouvelle,
UFR Études ibériques et latino-américaines

54. B. EMERY, *L'humanisme luso-tropical, selon José Maria Ferreira de Castro*, Grenoble, Ellug, 1992, p. 202.

55. Cité par R. PÉLISSIER, « L'Atlantique Sud, lac lusitan ? », *Revue française d'Études politiques africaines*, 105, sept. 1974 (repris dans *Le naufrage des Caravelles*, Orgeval, Éd. Péliissier, 1979, p. 67).

56. Marcelo Caetano (interview publiée dans l'hebdomadaire *Le Point* et dans *Notícias de Portugal*, 1407, 20 avr. 1974) cité par G.J. BENDER, *op. cit.*, p. 21.

57. Cf. sur ce point le constat et la démonstration de G.J. BENDER, *op. cit.*, p. 3 : « To most non-Portuguese, lusotropicalism is a romantic myth (at best) or an invidious lie (at worst) used to obscure the realities of Portuguese colonialism. Foreigners have rarely assumed that the Portuguese people actually believed in lusotropicalism or that it inspired Portuguese policy and action in Africa. Yet, for the overwhelming majority of the Portuguese people prior to the military coup of April 1974, lusotropicalism truly represented Portuguese policies, practices and goals. It is doubtful whether any other ideology has been more widely and fervently believed by the Portuguese or has generated as much written attention within Portugal ».